

Scott Nelson et J. A. Colen

18. Art de gouverner et éthique

Aron, Max Weber et « la vocation du politique »

Raymond Aron a découvert Max Weber en même temps qu'il découvrait Karl Marx, au début des années 1930, pendant son séjour en Allemagne. Ces deux penseurs n'étaient pas les seuls qu'il aborda à l'époque, il étudia aussi Husserl, Heidegger et l'école des néo-kantiens du Sud-Ouest de l'Allemagne (Heinrich Rickert et Wilhelm Windelband)¹. Mais c'est dans les écrits de Max Weber qu'il a trouvé les ressources et les mots pour penser la relation entre la politique et la morale². C'est également dans l'œuvre de Weber qu'il trouva problématisée la tension entre la connaissance (science) et l'action (politique). Il existe une véritable tension entre une profession qui exige la recherche de la vérité absolue et l'autre qui impose la nécessité de compromis non seulement avec sa propre morale (anathème pour le moraliste), mais même avec la vérité elle-même (anathème pour le scientifique). Cette différence entre les fondements de la science et de la politique est probablement la raison pour laquelle Aron affectionnait les hommes d'État « ratés » : Thucydide, Machiavel, Clausewitz et Weber lui-même. Tous prirent part dans une certaine mesure à la politique ou à la guerre, et ils furent également des penseurs exceptionnellement doués qui pensèrent la nature de la politique et de la guerre.

Les années 1930 étaient en proie à l'agitation politique et à l'imminence de guerre, c'est dans ce contexte que la lecture de Weber a confirmé l'intuition d'Aron que l'histoire était une fois encore en mouvement. Comparé à Émile Durkheim, qui dominait à l'École normale supérieure l'enseignement de la sociologie, Weber semblait comprendre l'esprit du siècle d'une façon plus stimulante³. De plus, la démarche d'Aron s'accordait mieux avec la méthodologie de Weber parce que celle-ci partait des individus et de leurs intentions. Ainsi Weber et Aron accordent-ils une certaine marge de liberté aux acteurs. Cette conception est cruciale, car si l'on veut franchir le pas de la connaissance à l'action, on doit considérer que les acteurs peuvent jouer au moins un *certain* rôle pour maîtriser l'avenir.

Le jeune étudiant français a rendu hommage à l'éminent penseur allemand en lui vouant une immense admiration et en lui donnant une place de choix dans son premier ouvrage consacré à la sociologie allemande⁴. Trente ans plus tard, il continua à lui manifester son profond respect, quoique nuancé, même quand il formulait certains désaccords⁵. L'influence la plus marquante de Weber sur Aron (et une des explications de la méthodologie de ce dernier) porte sur la relation entre connaissance et action et sur la relation entre science et politique⁶. Les deux auteurs étaient des observateurs scientifiques des faits sociaux qui ont aussi commenté la politique de leur temps, mais

sans jamais parvenir à s'adapter aux conditions nécessaires pour prendre part pleinement à la vie politique.

Le 28 janvier 1919, dans l'atmosphère de la Révolution de Novembre 1918, Weber a donné son *Politik als Beruf*, sa célèbre conférence devant le Münchner Freistudentischer Bund. On peut constater que la politique fut à l'origine de cette conférence : Weber ne souhaitait pas présenter lui-même cet exposé, aussi a-t-il d'abord délégué Friedrich Naumann pour le représenter. Naumann tombant malade, il semblait que la conférence aurait pu être assurée par Kurt Eisner, mais Weber, qui s'inquiétait sérieusement pour la survie de la démocratie allemande naissante, saisit l'occasion d'empêcher Eisner d'attiser la ferveur révolutionnaire des étudiants⁷. Au début de la conférence, Weber définit la politique comme « une lutte pour un partage du pouvoir ou une influence sur la répartition du pouvoir, que ce soit entre les États ou entre des groupes de personnes au sein des États »⁸. C'est ici que Weber définit les trois qualités qui constituent les conditions préalables pour se lancer dans une carrière politique : la passion (*Leidenschaft*), le sentiment de responsabilité (*Verantwortungsgefühl*) et le sens de la proportion (*Angenmaß*). L'intérêt d'Aron pour ce texte concerne principalement la dichotomie webérienne de l'éthique de conviction (*Gesinnungsethik*) et de l'éthique de responsabilité (*Verantwortungsethik*) et sur les implications de cette dichotomie. Les deux éthiques sont issues de la réflexion de Weber sur la relation entre éthique et politique. Que l'éthique nécessaire à l'art de gouverner efficacement puisse être différente de l'éthique personnelle nécessaire pour être un bon chrétien, c'est une idée qui remonte aussi loin que Machiavel. Mais, contrairement au Florentin, Weber ne voit pas seulement dans la morale politique le courage de choisir des moyens potentiellement déplaisants pour atteindre des objectifs souhaités, mais aussi le courage d'assumer la responsabilité des conséquences, prévues et imprévues, de l'action politique.

Éthique et politique de Max Weber

Le moraliste de conviction (*Gesinnungsethiker*), en revanche, semble, à première vue, se contenter d'agir sans prendre en compte les conséquences de ses actes – même si cette attitude va à l'encontre de ses objectifs – pour autant que ses actions ne trahissent pas les intentions de sa conscience. Weber donne l'exemple du syndicaliste qui resterait indifférent au fait que son action pourrait provoquer une répression plus forte à l'encontre de sa classe sociale et de ses intérêts. On pourrait aussi ironiser sur l'absurdité du moraliste qui s'exonère de toute préoccupation quant aux conséquences de ses actes, mais ce qui est indéniable c'est que, selon sa propre conception morale, il est en train de faire ce qui est juste.

Aron pensait que Weber avait en tête deux types d'acteurs quand il a élaboré son concept d'éthique de conviction : les pacifistes d'inspiration chrétienne et les révolutionnaires. Weber soutenait que la position morale des premiers serait entièrement

balayée car, en acceptant d'avance le statut du vaincu, ils convieraient ainsi les vainqueurs, imposant désormais leur domination morale, à les contraindre, à se soumettre à une paix inégale qui sèmerait les graines du mécontentement ; cela aurait pour effet également de saper le pacifisme même qui était leur credo. Quant aux révolutionnaires, ils étaient coupables de poser leur but comme un absolu dont le prix de la réalisation ne serait jamais trop élevé⁹. Aron connaissait ce dont parlait Weber : lui aussi dut défendre la raison et la responsabilité dans le carnaval de la vie publique française.

Nous ne pouvons pas séparer facilement ces deux éthiques, car les problèmes conceptuels sont nombreux. D'une part, comment peut-il y avoir une éthique de responsabilité sans un point de référence vers lequel la responsabilité est orientée ? La conviction est donc une condition préalable à la responsabilité¹⁰. D'autre part, dans la mesure où l'éthique de conviction signifie aussi satisfaire sa conscience et pas seulement les exigences de sa foi, comment peut-on être certain qu'une conscience ne souffrirait pas de l'échec à parvenir à un résultat conforme à ses convictions ? En ce sens, la conviction pourrait présupposer la responsabilité, c'est-à-dire la préoccupation des conséquences. Pour Aron, ces deux éthiques pourraient non seulement être conceptuellement insuffisantes, mais aussi dangereuses, car elles offrent une sorte de justification aux faux réalistes et aux faux idéalistes : les premiers peuvent ignorer les injonctions morales en toute impunité, tandis que les seconds peuvent de gaieté de cœur s'aveugler sur le rôle critique qu'ils jouent et contribuer à l'effondrement de l'ordre existant, ouvrant ainsi la voie au règne des révolutionnaires ou des tyrans. Il y a aussi un problème supplémentaire qui mérite d'être évoqué : si la ligne de démarcation entre les deux éthiques se caractérise plus ou moins par le souci (ou l'absence de souci) des conséquences de l'action, il faut supposer que l'acteur en question a eu l'occasion de pondérer (ou de refuser de pondérer) les conséquences possibles de ses actions. Cette hypothèse conduit Aron à constater que Weber a confondu deux antinomies différentes : d'une part, action politique contre action chrétienne et, d'autre part, décision pondérée contre choix immédiat¹¹.

Max Weber lui-même semble avoir une idée ambiguë sur la possibilité de concilier les deux éthiques. Au début, il indique que le point crucial réside dans le fait qu'il existe deux « maximes fondamentalement différentes, irrévocablement opposées ». Toutefois, en même temps, il ajoute qu'aucune des deux n'implique l'absence absolue de l'autre ; l'éthique de conviction ne signifie pas pour autant le manque de responsabilité, de même l'éthique de responsabilité ne signifie pas non plus l'absence de conviction. Ainsi ces éthiques sont-elles des idéaltypes et elles fonctionnent comme des outils heuristiques permettant de comprendre mieux les inévitables compromis qui caractérisent la politique entendue comme vocation. Vers la fin de la conférence, cependant, Weber déclare que la politique n'est pas conduite avec la tête seule ; il n'est pas possible pour un homme politique d'agir seulement selon l'éthique de responsabilité,

L'homme politique réel doit combiner les deux éthiques. Plus précisément, la conviction de l'homme politique doit être non pas seulement une activité neutre (*sterile Aufgegrtheit*), mais aussi un sentiment authentique (*echte Leidenschaft*) de la responsabilité qui définit la vie politique. Pour Weber, c'est un spectacle émouvant de voir un homme politiquement aguerri « qui ressent de toute son âme la responsabilité qui lui est incombée pour les conséquences réelles de ses actes, et qui a agi sur le fondement d'une éthique de responsabilité, et dit à un moment donné 'Voilà ma position, je ne peux faire autrement' »¹².

Un universitaire, Hans Henrik Bruun, estime que Weber était toutefois en train d'élaborer une troisième éthique qu'on pourrait appeler l'« éthique de conviction responsable »¹³. L'homme politique devrait agir avec un sentiment de responsabilité, mais aussi avec la conscience des valeurs qu'il préserve ou détruit en agissant de cette façon. Enfin, il devrait prendre en considération deux autres faits troublants : une fois qu'il a lancé la chaîne de la causalité, il peut y avoir des *conséquences contraires à ses intentions* ; et la chaîne de causalité ne peut pas nécessairement être arrêtée à volonté une fois qu'elle a été mise en branle. Tout cela constitue un fardeau moral très lourd pour l'homme politique.

La politique peut piéger ceux qui aspirent aux magistratures. Il peut être facile de jouir de la sensation de puissance et de se laisser emporter par des projets d'autoglorification, au lieu de se consacrer pleinement à la tâche à accomplir. Tout comme le syndicaliste révolutionnaire et le pacifiste chrétien, Weber estime que l'homme qui agit dans la politique uniquement pour servir sa propre vanité est déficient et inapte à la fonction. Quel devrait être l'objectif du combat permanent de l'homme politique ?

Weber déploie un éventail de fins politiques viables en posant la seule condition qu'« un certain type de conviction doit toujours être *présent* », mais, dans son cas personnel au moins, il est clair que le dévouement à l'Allemagne et à son intérêt national était premier¹⁴. Il commence un de ses écrits politiques en déclarant qu'il a toujours considéré toute politique d'un point de vue national¹⁵. C'est ainsi que Raymond Aron a relevé un modèle d'exposé dans ses écrits politiques, dans lesquels, en effet, l'on trouve une partie théorique avec une analyse des conditions éternelles, courantes et personnelles de l'action politique (cette section est remplie d'antinomies telles que fins-moyens, responsabilité-conviction, etc.), et une partie historique composée d'évaluations de données historiques concrètes.

Deux sujets sont omniprésents dans les écrits politiques de Weber en lien avec l'intérêt national de l'Allemagne : la formation de l'élite dirigeante et le rôle civilisateur de la culture allemande. Le premier est lié à la politique intérieure et trouve son origine dans le vide du pouvoir provoqué en 1890 par le renvoi de Bismarck par l'empereur Guillaume II. Weber s'en inquiétait, car Bismarck, en conduisant des politiques d'expansion économique et en mettant en place le premier État-providence moderne, avait également, involontairement, écarté les citoyens des affaires publiques en limitant

le pouvoir du parlement allemand et en créant une bureaucratie étouffante, les seules forces qui auraient pu assumer le gouvernement après son départ¹⁶. Bismarck avait laissé derrière lui une classe dirigeante politiquement immature. Weber plaidait pour une démocratie constitutionnelle qui permettrait à ceux qui avaient les qualités nécessaires au leadership politique de concourir aux fonctions politiques et de se servir de l'entité bureaucratique comme d'un instrument de gouvernement (alors que jusqu'ici cette bureaucratie avait piloté elle-même l'élaboration des politiques). Le nationalisme est une force qui pouvait soutenir un parti politique de masse et transcender les querelles parlementaires inutiles. La patrie n'est pas une valeur parmi d'autres, mais l'un des rares objectifs politiques sérieux (contrairement à la vaine poursuite du pouvoir), non illusoires, séculiers (contrairement au christianisme), auxquels on pouvait se consacrer¹⁷. Dans son emportement passionné, Weber s'est mis en quête de l'*Übermensch* charismatique qui sauverait l'Allemagne de la soumission chrétienne, de la stupidité révolutionnaire et de la stérilité bureaucratique¹⁸.

Le second sujet est le prestige de l'Allemagne en Europe. Max Weber semble tenir pour acquis que l'ordre international est anarchique par nature et que les relations entre les nations sont fonction de leur puissance. Comme le remarque Aron, la sociologie des relations internationales la plus élaborée que Weber ait écrite se trouve dans les quelques pages inachevées de *Wirtschaft und Gesellschaft*¹⁹. Que l'ordre international soit caractérisé par des relations de puissance entre États-nations n'est pas une conclusion surprenante pour les tenants de l'école réaliste de la théorie des relations internationales. On pourrait considérer que la vision du monde pessimiste de Weber est un type de réalisme ; mais Aron a raison de rappeler qu'il est irréaliste de voir le monde non pas tel qu'il est, mais comme l'on voudrait qu'il soit. La conception wébérienne d'un monde façonné uniquement par la politique de puissances féroces est tout aussi éloignée de la réalité que l'est la vision de ce monde imaginée par l'idéaliste²⁰.

Là où la conception de la politique mondiale selon Weber semble beaucoup plus datée et indubitablement *allemande* se trouve dans son insistance sur le caractère unique de la culture allemande. Le lien entre la grandeur et la puissance de l'Allemagne et sa culture ne semble jamais rigoureusement défini – et cela aurait demandé un traitement théorique approfondi à l'époque. La puissance semble être le moyen au service de la grandeur allemande, ce qui toutefois a moins à voir avec le triomphe de la force qu'avec le rayonnement de la culture allemande. La diffusion de la culture allemande est un impératif moral que la nation allemande *doit* assumer en sa qualité de *Machtstaat*. L'Allemagne étant un *Machtstaat* avec ses 70 millions d'habitants²¹, elle est soumise à l'obligation incontournable de jeter son poids dans la balance (au nom de son propre peuple, mais aussi des Danois, des Suisses, des Hollandais et des Norvégiens) et d'éviter que le pouvoir mondial soit partagé « entre les prescriptions des bureaucrates russes d'une part et les conventions de la 'société' anglophone de l'autre avec, peut-être par-dessus tout cela, un soupçon de *raison* latine »²².

La pensée politique de Max Weber est ainsi centrée sur le nationalisme, même s'il s'agit d'un nationalisme qui dépasse les frontières et englobe de plus grands ensembles culturels ou ethniques. De la pensée de Weber Aron retient deux courants d'influence, l'un libéral et l'autre impérialiste²³. Concernant ce dernier, Weber n'était pas dans le registre de la *mission civilisatrice* et il n'a préconisé ni le calcul géopolitique ni le pillage de terres lointaines dans le seul but de l'exploitation économique²⁴, mais il a défendu certaines ambitions impérialistes, comme le maintien de positions militaires dans des endroits aussi éloignés que Varsovie et l'occupation de Liège et Namur par l'armée allemande pour une durée d'une vingtaine d'années²⁵. Concernant le versant libéral de Weber, un bref aperçu pourra mettre en évidence les particularités de la situation allemande de son époque²⁶.

À la différence des autres libéralismes, la tradition libérale en Allemagne n'est pas enracinée dans la métaphysique ou dans le droit naturel. Weber était un libéral au sens où il voyait l'individu comme un être civilisé autonome, mais il n'élevait pas cette conception au rang de principe universel. Le libéralisme rationaliste des Lumières et de la Révolution française, offert à toute l'humanité, était étranger à l'esprit allemand. De même, l'utilitarisme anglais entraînait en conflit avec la conception allemande du rôle de l'État et cette conception rejetait la liberté négative de l'utilitarisme anglais au profit de la liberté positive. Parce que ces principes étaient quelque peu embarrassants, le libéralisme allemand a accepté la primauté du pragmatisme du pouvoir comme un fait et n'a admis qu'un libéralisme des *résultats*. Weber ne vivra pas assez longtemps pour voir les conséquences destructrices et nihilistes qu'une telle position politique pouvait avoir ; Aron, en revanche, en a fait une expérience directe.

Qu'il s'agisse de la position de Weber sur la politique intérieure allemande ou de ses sentiments à l'égard de la situation de l'Allemagne en Europe, c'est à l'intérêt national allemand seul que sa loyauté sera inébranlable. C'est pourquoi il existe un manque flagrant de justification idéologique dans les arguments politiques de Weber²⁷. Toute justification idéologique devrait s'appuyer sur les fondations instables d'une valeur arbitraire dont la partialité diminuerait la qualité scientifique²⁸. Le problème posé par le recours à la puissance de l'Allemagne et à sa grandeur comme seule justification est traité avec brio par Aron lorsqu'il demande, « si la puissance de la nation, quelle que soit sa culture, quels que soient ceux qui la gouvernent, quels que soient les moyens employés, est la valeur suprême, au nom de quoi dire *non* à ce que Max Weber aurait rejeté avec horreur ? »²⁹.

C'est peut-être l'ironie tragique de la position de Weber sur la politique mondiale : il pensait que l'accession de l'Allemagne à la puissance allait promouvoir sa culture et sa grandeur, mais il n'a jamais conçu la puissance autrement que par la force des armes et non, par exemple, par la prospérité nationale. Il n'a jamais imaginé que la poursuite pure et simple de la puissance pourrait détruire la culture qu'il souhaitait

passionnément défendre³⁰. Cette omission est la conséquence d'une métaphysique enracinée dans la lutte et le conflit, tantôt darwinienne, tantôt nietzschéenne³¹.

Cette vision de la lutte qui pénètre toutes les sphères de l'activité humaine imprègne l'œuvre de Weber, tant politique que scientifique. Aron a remarqué que c'était l'un des grands défauts de l'impossible philosophie du penseur allemand – dont le fondement réside dans sa méthodologie irréfutable – qui n'a jamais considéré que l'on puisse concilier des valeurs contradictoires³². En effet, de tout son raisonnement moral contre les pacifistes, il reste curieusement quelque chose de chrétien dans l'insistance de Weber sur le fait que l'on doit choisir son *dieu* (ou son démon d'ailleurs), et non ses *dieux*³³. Une fois qu'un homme a choisi son chemin, il ne devrait jamais fléchir dans sa dévotion. Ce refus du compromis concerne le chercheur de la vérité, mais pas l'homme politique.

Ce n'était pas la dernière fois qu'Aron contestait les idées de Weber sur l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité. Dans deux cours inédits, professés au Collège de France, sur la théorie de l'action politique, il fut conduit à réexaminer les antinomies de la conviction et de la responsabilité, des moyens et des fins. C'est vers cette dernière méditation d'Aron sur l'œuvre de Weber que nous nous tournons maintenant.

La réinterprétation de Max Weber par Raymond Aron

Dans les cours de 1972-1973 et 1973-1974, respectivement intitulés *Théorie de l'action politique* et *Jeux et Enjeux de la politique*, deux de ses textes les plus originaux sur la théorie politique, Aron revient sur les idées de Weber et réinterprète la question de la morale politique³⁴. Il commence par mettre en regard son approche de ce que pourrait être une théorie politique de l'action avec son analyse d'ensemble des relations interétatiques ou des régimes politiques. Ce dernier point décrit les systèmes ou les constitutions, non au sens juridique mais au sens sociologique, comme des « ensembles de règles sous lesquelles un État donné fonctionne » aussi bien nationalement qu'internationalement³⁵. Mais il y a une autre approche du politique, correspondant à peu près à ce que nous appellerions la politique gouvernementale, qui vise à examiner l'action des individus, ou des partis, ou des États au sein de ces systèmes. De cette analyse de la conduite politique au sens stratégique, « employant un éventail de moyens en conformité avec un certain plan », ou pour atteindre certains buts, nous pouvons trouver des modèles dans Thucydide, Machiavel ou Clausewitz. C'est cette analyse qui apparaît souvent sous forme de conseils aux princes – comment vaincre et comment réussir – et qu'à partir de *Paix et guerre entre les nations*, Aron nomme « praxéologie ». L'action politique a ses restrictions propres, sa propre efficacité et sa logique interne.

Dans le premier de ces cours, Aron commente les arguments du livre de Raymond Polin, *Éthique et Politique*. Dans cet ouvrage, son collègue de la Sorbonne a fait

valoir qu'il était impossible d'émettre des jugements distincts sur les moyens et les fins, puisque toutes les techniques – y compris la technique politique – n'ont pas, en elles-mêmes, une valeur morale intrinsèque et sont un simple assemblage de méthodes pour obtenir un certain effet. Une technique, en tant que telle, serait radicalement amoral si elle ne faisait pas partie d'une action humaine. Une action humaine est toujours à l'œuvre en vue de certaines fins avec lesquelles elle forme un tout : « L'utilisation d'un couteau pour couper la viande est une technique ; il n'acquiert une signification morale que lorsque le couteau est utilisé par un boucher, un invité à dîner, un chirurgien ou un meurtrier ». Selon Aron, Polin se trompe quand il suppose que les moyens ne peuvent être évalués à la fois pour leur efficacité et pour leur valeur éthique.

L'approche de Polin est typique du conséquentialisme moral : les actes humains ne sont pas, en soi, bons ou mauvais ; ils acquièrent une valeur morale en fonction des résultats et des objectifs recherchés. L'auteur ajoute : « L'idée qu'il peut y avoir une opposition morale entre les moyens et les fins vient de la même confusion ; il est considéré qu'un certain comportement peut porter un but, ou un moyen, qui ne soit pas en accord avec eux ». Mais Polin ne conforte pas son argument en concluant que « il n'y a pas de conflit entre fins et moyens. Il y a juste une opposition entre deux conceptions de l'éducation morale, deux conceptions globales de la guerre », soit, en fin de compte, deux *Weltanschauungen*.

Raymond Aron expose cette position et la critique. Il défend la légitimité d'évaluer les moyens en eux-mêmes, une évaluation distincte de celle de la légitimité des fins. Il est vrai que le calcul téléologique implicitement utilisé dans la technique politique d'hommes doués du libre-arbitre implique l'évaluation des effets possibles. Aron donne un exemple, en reprenant l'argument de Polin : « Est-ce que le couteau, ou l'utilisation d'un couteau, a une signification morale, une valeur morale intrinsèque, quand il est exercé par un soldat dans les tranchées ? En d'autres termes : quel ordre de la violence est-il moralement légitime d'utiliser dans la guerre ? » Aron conclut en notant le chevauchement entre nos différentes *personae*. En temps de guerre, nous ne sommes pas seulement des soldats avec pour devoir de vaincre l'ennemi ; nous restons aussi des êtres humains dotés d'un sens de la dignité et du respect pour les autres. Par conséquent, « même dans la guerre, il y a la question de juger ce qui est non humain, inhumain, ce que nous condamnons moralement, et ce que nous ne condamnons pas moralement ». C'est une question que le philosophe politique ne peut ignorer. Est-ce vrai que la fin justifie les moyens ? Même si la fin est sublime, n'est-ce pas le cas où il pourrait y avoir une « contradiction fondamentale entre ce que nous voulons ultimement atteindre et les moyens que nous employons » ?

Aron rejette deux doctrines qu'il juge extrêmes. La première provient « de certains moralistes – et Maritain semblait parfois penser dans ces termes – qui veulent nous convaincre que rien de bon ne peut jamais sortir du mal et que certains moyens, odieux en soi, corrompent toujours une action et ne sont pas propices à la réalisation

d'une fin valide »³⁶. L'autre est « le cynisme qui suggère que ce sont toujours les moyens cruels ou plus radicaux qui sont les plus efficaces », position qu'il écarte également. En fin de compte, Raymond Aron s'écarte résolument de la théorie de Max Weber, en expliquant ses hésitations et réserves antérieures. La distinction entre l'éthique de responsabilité et l'éthique de conviction a suscité de nombreux commentaires et Aron était hésitant depuis longtemps parce que cette distinction ne lui avait jamais donné entière satisfaction. Il en est venu à supposer que la faille venait de ce que Weber n'avait pas considéré que l'éthique de conviction pouvait intégrer à la fois la volonté absolue de certaines fins, mais aussi le refus absolu de recourir à certains moyens.

Le point de départ de la réflexion personnelle d'Aron sur la relation entre la morale et la politique est la pensée instrumentale. Cette pensée instrumentale est caractéristique de l'action transitive : « Ce que nous utilisons, même sans y penser, quand il s'agit de parvenir à une fin externe à l'action elle-même »³⁷. Ce qu'il est en train d'analyser, c'est comment un homme d'action évalue son action, un homme qui veut parvenir à certaines fins et recourt à certains moyens. La question est double : d'une part, comment définir l'objectif et, de l'autre, à quels moyens a-t-on le droit de recourir ?

Selon Aron, le point de départ de Max Weber n'est pas le même parce que, pour lui, les fins sont immédiatement données dans l'histoire du monde. Dans son second cours, Aron expose sa réinterprétation du raisonnement de Weber. Celui-ci établit une distinction entre deux types d'éthique. La première est une « éthique de la perfection personnelle », avec un sens universel et intemporel, « sujette aussi peu que possible à des institutions sociales spécifiques ». La seconde est une éthique « connectée à la pluralité de valeurs », dont les racines sont « les problèmes de l'action dans ce monde », non la difficulté de déterminer les fins. Les fins sont écrites dans les activités elles-mêmes : le sage cherche la vérité, l'artiste la beauté. Seulement dans le domaine politique, il y a un sérieux problème concernant la connaissance des valeurs, ou des fins, en raison de la « condition historique de l'homme ». Est-ce que les fins peuvent être facilement déterminées en politique ? Et, même si les fins peuvent être déterminées, les moyens auxquels nous avons recours sont-ils en accord axiologique avec ces fins ?

Il est vrai que, en dehors de ces difficultés intrinsèques à l'ordre politique, Max Weber introduit une incompatibilité radicale entre certaines valeurs, la contradiction entre valeurs, à laquelle Aron ne croit pas et qui ne semble pas essentielle pour lui. Cette opposition entre l'éthique de la perfection personnelle et les difficultés de l'action politique « est un truisme que nous devons souvent répéter parce que l'essence de l'intellectuel, de l'humaniste et de l'utopiste est de la refuser », et de construire des modèles dans lesquels une société idéale et la conduite morale et politique d'une personne sont en harmonie. Pour Aron, il n'y a pas « d'harmonie préétablie entre le déterminisme de l'histoire du monde et les désirs pour les valeurs » ; le progrès n'a pas à coïncider avec le bon, et les tendances de l'histoire n'impliquent pas la création d'un idéal humain. Néanmoins, il s'efforce de concilier l'éthique de conviction et l'éthique de

responsabilité parce que l'opposition entre les deux n'a pas lieu d'être radicale. Ainsi est-ce la conviction qui détermine le choix des fins dont on est responsable.

Deuxièmement, l'éthique de conviction implique aussi le « refus inconditionnel de recourir à certains moyens ». Puisque Weber utilise souvent l'aphorisme « chaque personne choisit son propre dieu ou son propre démon », il autorise, ou au moins suggère, une interprétation de sa philosophie comme étant une philosophie « décisionniste ou, pour être strict, nihiliste », dans laquelle « déterminer les fins échappe complètement aux arguments rationnels », ainsi les fins deviennent-elles un simple choix arbitraire. Aron choisit de ne pas interpréter Weber de cette façon. Pour lui, au-dessus ou au-delà de la décision politique en termes de conséquences, le sociologue allemand s'efforce de préserver une sphère éthique, qui est en soi-même sa propre récompense et motivation.

Cependant, dans ces cours, Aron examine la distinction entre les deux significations de l'éthique de Weber, distinction qu'il rend plus modérée et différente de la distinction traditionnelle : d'une part, « une morale qui est simplement définie par le Sermon sur la montagne ou par la morale kantienne », pour « obéir à l'impératif inconditionnel du christianisme de ne pas recourir à la violence », pour « obéir à la loi par respect de la loi, sans se soucier de son propre intérêt ou se soucier des conséquences » ; et, d'autre part, un examen séculier des conséquences de l'action dans le domaine politique : « Si nous le voulons, nous pouvons traduire une morale de la perfection personnelle dans le langage des moyens et des fins, mais je pense que ce serait une falsification du sens psycho-moral du comportement éthique ; la conduite éthique ainsi conçue n'a d'autre but que d'obéir à un impératif divin ou une loi humaine ».

L'examen de l'approche webérienne de l'action politique par Aron

Que retient Aron de cette analyse des textes et des théories de Weber ? Nous n'avons pas besoin de faire des conjectures, car Aron lui-même présente les idées qui sont au cœur de sa philosophie politique. Tout d'abord, l'« hétérogénéité entre rationalité instrumentale et rationalité axiologique » : il existe une rationalité de moyens qui peuvent être évalués sur la base de leur conformité à l'objectif, mais les moyens peuvent aussi être évalués en termes de normes morales. Mais cette hétérogénéité entre l'efficacité et la valeur morale doit être corrigée ou limitée par les conséquences axiologiques du choix des moyens.

Deuxièmement, il affirme « la pluralité inévitable des fins qui peuvent être proposées dans le domaine spécifiquement politique ». Il n'est pas certain que la société la moins injuste soit invariablement la plus libérale. Par exemple, la prospérité et la justice d'une cité ne peuvent pas toujours être harmonieuses, de même la justice et le bien commun peuvent avoir de nombreuses significations dans une société divisée en groupes rivaux. Cette idée pourrait être traduite dans ce qu'Isaiah Berlin appelle

l'« incombinaison » ou la complexité de diverses acceptions du bien moral, transposée dans le domaine public. Enfin, les fins humaines ne sont pas toujours incompatibles, elles ne sont pas non plus une simple question de préférence, même si l'idée d'humanité qui sous-tend la « réconciliation de tous les objectifs politiques qui peuvent être proposés dans un régime idéal » n'est qu'une idée régulatrice, une idée de la Raison au sens kantien.

L'essence de la politique consiste donc en tensions entre les exigences du moment, la morale politique qui cherche à concilier les morales privées des citoyens, les morales privées de l'homme d'État (certaines étant conciliables avec d'autres, certaines ne l'étant pas), qui existent à la fois dans les êtres humains et entre eux. Le grand homme d'État est celui qui peut naviguer dans cette mer agitée d'incertitude – sachant très bien que beaucoup de ses décisions lui laisseront peu ou pas de temps pour la réflexion et donc peuvent être entièrement fondées sur l'instinct politique – et arriver à l'action qui est, compte tenu des circonstances, la moins détestable à la fois pour lui-même et pour la collectivité.

Dans tous les cas, Raymond Aron et Max Weber sont plus des *spectateurs engagés* que des hommes d'État, même s'ils possédaient les qualités nécessaires de l'homme politique selon Weber : la passion, le sentiment de responsabilité et le sens de la proportion. Toutefois Aron doutait qu'il fût assez résilient pour exécuter certaines des tâches désagréables, mais néanmoins nécessaires, que doivent parfois accomplir les hommes politiques³⁸. Weber savait que son inaptitude à faire des compromis ne s'accordait pas avec l'action politique³⁹. Il ne pourra jamais s'engager complètement au service de ses convictions fondées sur la politique de puissance parce qu'il avait un sentiment de responsabilité à l'égard de valeurs encore supérieures à celles de la grandeur allemande. Aron voyait également au-delà de la nation et fut ainsi l'un des premiers partisans ardents de la réconciliation franco-allemande après la guerre, ce qui était la dernière chose qu'on pouvait attendre d'un Juif français. Dans la guerre des dieux, Weber et Aron étaient du côté de la liberté, de la noblesse et de la vérité.

¹ Voir Raymond Aron, *Mémoires*, édition intégrale inédite, Paris, Robert Laffont, [1983] 2010, p. 102.

² Voir Franciszek Draus, *La Philosophie sociale de Raymond Aron*, doctorat, École des Hautes Études en Sciences sociales, 1981, p. 9.

³ Raymond Aron, *Mémoires*, pp. 105-106.

⁴ Voir Raymond Aron, *La Sociologie allemande contemporaine*, Paris, PUF, « Quadrige », [1935] 2007, p. 81. Les pages importantes de cet ouvrage sont pp. 82 et 102-110.

- ⁵ Voir Raymond Aron, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, « Tel », [1967] 2011, p. 21.
- ⁶ Voir Raymond Aron, *Les Étapes*, p. 315 ; et Raymond Aron, Préface à Max Weber, *Le Savant et le Politique*, trad. fr., Paris, UGE, [1959] 1963, pp. 10-11.
- ⁷ Voir Ralf Dahrendorf, Préface à Max Weber, *Politik als Beruf*, Stuttgart, Reclam, 1992, pp. 85-86, 89, 92-93.
- ⁸ Max Weber, « Politik als Beruf », dans Max Weber, *Gesammelte politische Schriften*, éd. Johannes Winckelmann, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1988 [1919], p.506. Les pages importantes de cette œuvre sont pp. 545-552 et 558-559.
- ⁹ Voir Raymond Aron, Préface à Max Weber, pp. 32-34.
- ¹⁰ Voir Raymond Aron, *Les Étapes*, p. 528.
- ¹¹ Voir Raymond Aron, « Max Weber et la Politique de puissance », dans Aron, *Les Étapes*, p. 654.
- ¹² Max Weber, « The Profession and Vocation of Politics », dans *Weber: Political Writings*, éd. Peter Lassman et Ronald Speirs, Cambridge, Cambridge University Press, [1994] 2000, p. 367.
- ¹³ Voir Hans Henrik Bruun, *Science, Values and Politics in Max Weber's Methodology*, Hampshire, Ashgate, [1972] 2007, Loc. 7956, 7978, et 1407, Kindle.
- ¹⁴ Max Weber, « The Profession and Vocation of Politics », p. 355.
- ¹⁵ Voir Max Weber, « Deutschland unter den europäischen Weltmächten », dans Weber, *Gesammelte Politische Schriften*, p. 157.
- ¹⁶ Voir Sven Eliaeson, « Constitutional Caesarism : Weber's politics in their German context », dans *The Cambridge Companion to Weber*, éd. Stephen Turner, New York, Cambridge University Press, 2000, pp. 134-135 ; Tracy B. Strong, *Politics without Vision*, Londres, University of Chicago Press, 2012, p.115 ; et Max Weber, « Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland », dans Weber, *Gesammelte politische Schriften*, pp. 311-320.
- ¹⁷ Voir Stephen Turner, Introduction à *The Cambridge Companion to Weber*, p. 17.
- ¹⁸ Voir H.H. Gerth et C. Wright Mills, Introduction à *From Max Weber*, par Max Weber, Oxford, Routledge, [1948] 2009, p. 43.
- ¹⁹ Voir Raymond Aron, « Max Weber et la Politique de puissance », p. 645 ; et Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft : Grundriß der verstehenden Soziologie*, éd. Johannes Winckelmann, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), [1921] 2009, pp. 520-530.
- ²⁰ Voir Raymond Aron, « Max Weber et la Politique de puissance », p. 643.
- ²¹ Voir Weber, « Deutschland unter den europäischen Weltmächten », p. 176.
- ²² Max Weber, « Between Two Laws », dans Weber, *Political Writings*, p. 76.
- ²³ Voir Raymond Aron, « Max Weber et la Politique de puissance », p. 644.
- ²⁴ Voir Paolo Armellini, « Max Weber: scienza e realismo politico », dans *Il realismo politico e la modernità*, éd. Giovanni Dessì et Maria Pia Paternò, Rome, Edizioni Nuova Cultura, [2005] 2012, p. 71.
- ²⁵ Voir Gerth et Mills, p. 39.
- ²⁶ Voir Eliaeson, pp. 136-139.
- ²⁷ Voir Raymond Aron, « Max Weber et la politique de puissance », p. 647.
- ²⁸ Voir Max Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, éd. Johannes Winckelmann, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) Verlag, [1922] 1988.
- ²⁹ Raymond Aron, « Max Weber et la Politique de puissance », p. 655.
- ³⁰ Voir *ibid.*, p. 656. Pour une opinion opposée, voir Bruun, Loc. 1316.

³¹ Voir *ibid.*, p. 650, et Max Weber, « Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik », dans Weber, *Gesammelte politische Schriften*, p. 14.

³² Voir Raymond Aron, Préface à Max Weber, pp. 66-67.

³³ Voir Weber, « Wissenschaft als Beruf », dans *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, 609 ; et Carlo Antoni, *Dallo storicismo alla sociologia*, Florence, G. C. Sansoni, 1940, pp. 142-143.

³⁴ Ces deux cours se trouvent au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, Fonds Raymond Aron, NAF 28060, boîtes 24 et 27. Un résumé en a été publié dans l'annuaire du Collège de France.

³⁵ Voir Raymond Aron, *Théorie de l'action politique*, BNF, Manuscrits, NAF 28060 (boîte 24), Leçon 1, fl. 2. Les sections importantes de ce cours pour la discussion sur Raymond Polin (*Éthique et Politique*, Paris, Sirey, 1968) sont Leçon 1, fls. 3-4, 12, Leçon 6, fls. 5-7, 10-11, 21-24, et Leçon 7, fl. 3.

³⁶ Concernant la polémique avec Maritain, voir Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, éd. Rémy Freymond, Paris, Éditions de Fallois, 1993, pp. 367-378, 405-416. Voir aussi Serge Audier, *Machiavel, conflit et liberté*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, pp. 73-87.

³⁷ Raymond Aron, *Jeux et Enjeux de la politique*, BNF, Manuscrits, NAF 28060 (boîte 27) Leçon 2 du 15 janvier 1974, fl. 1. Les parties importantes de ce cours pour le reste de ce chapitre sont Leçon 3, fls. 5-9, 12-13, et Leçon 4, fls. 3-5, 9-10.

³⁸ Voir Raymond Aron, *Le Spectateur engagé*, entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, Paris, Julliard, 1981, p. 303.

³⁹ Voir Eliaeson, p. 131.